

Présence et absence au monde. Biennale nationale de sculpture contemporaine de Trois-Rivières

Sébastien Dulude

Numéro 115, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dulude, S. (2017). Compte rendu de [Présence et absence au monde. Biennale nationale de sculpture contemporaine de Trois-Rivières]. *Espace*, (115), 92–99.

avec les structures géodésiques, cette forme est parcourue de cordes reliant les sommets puis s'attachant au mur. Ces ficelles poursuivent leur course jusqu'à retomber en ligne droite au sol, retenues par des poids en béton ayant l'aspect de petites bouteilles lancées à la mer. Entre la trajectoire des cordages et l'immobilisme obligatoire de la composition, l'éclairage joue ici le rôle majeur de propager l'effet des vecteurs en déstructurant les orbes ainsi créés.

Derrière une cimaise placée au centre de l'espace, et comme si l'œuvre tenait littéralement le mur, *Rayon et rayonnement* se rapproche plus de l'astrolabe, avec de grandes orbites enchevêtrées, faites de bois laminé et courbé, couvert d'une coiffe de cuir, comme si elle demandait protection. C'est peut-être bien ce qui se trame ici, alors que d'autres cordages s'allongent dans l'espace, tenus par des poids plus volumineux que les premiers. D'un même mouvement, ces masses tendent les cordes comme si celles-ci hissaient la sphère, cette dernière étant étrangement retenue au sol par une galette de béton, sorte d'entrave à son envolée. Pourtant, d'autres de ces poids aussi coulés dans le béton restent suspendus au-dessus de la structure, menaçant à tout moment de l'écraser.

Cette exposition, qui comprenait en tout huit pièces, développait un aller-retour constant entre ce qui permet, pour reprendre le titre d'une des petites sculptures placées dans la petite salle, de *Tendre vers une forme* et de la mettre en jeu d'un même souffle. Il n'est peut-être pas surprenant que, pour avoir sans doute entendu l'expression récemment, il me soit venu en tête, au sortir de la salle, cette maxime populaire voulant que *le fruit ne tombe jamais loin de l'arbre*. Dans cet adage logent évidemment des notions associées à la ressemblance, mais aussi à la gravité qui contribue à ce que le fruit se détache. Et c'est ce potentiel que François Mathieu excelle à rendre dans la reprise du mouvement virtuel des sphères qu'il a sculptées et auxquelles il permet de prendre un essor sans jamais donner l'impression d'en épuiser le potentiel de régénération.

1. À l'exception, peut-être, de l'exposition de Samuel Roy Bois, en 2015, pour les 30 ans du centre d'artistes.

Bernard Lamarche est, depuis 2012, conservateur de l'art actuel au Musée national des beaux-arts du Québec. Il a été conservateur de l'art contemporain au Musée régional de Rimouski, de 2005 à 2011 et, auparavant, critique d'art au quotidien *Le Devoir*. En 2016, il a été commissaire d'Installations : *À grande échelle*, l'exposition inaugurale du Pavillon Pierre Lassonde du MNBAQ. *Les matins infidèles. L'art du protocole*, présentée au MNBAQ, a obtenu, en 2014, le prix de la meilleure exposition en musée, galerie universitaire ou fondation lors du Gala des arts visuels de l'AGAC.

Présence et absence au monde. Biennale nationale de sculpture contemporaine de Trois-Rivières

Sébastien Dulude

LE MEILLEUR DES MONDES

TROIS-RIVIÈRES

23 JUIN –

9 SEPTEMBRE 2016

À l'été 2016, une septième biennale de sculpture contemporaine animait de multiples lieux de Trois-Rivières, s'étendant même hors de la Mauricie en intégrant les espaces du Circa art actuel au circuit proposé. C'est fort de ce nouveau partenariat avec le lieu d'exposition montréalais que le thème « Le meilleur des mondes » se faisait découvrir du public, le 20 juin dernier, au quatrième étage du Belgo.

L'intitulé, emprunté à Aldous Huxley, évoque bien sûr un imaginaire d'anticipation fondé sur un contrôle absolu des structures technocratiques sur la population, de même qu'une prise en charge du devenir humain — et de sa première et unique finalité : le bonheur — par le corps politico-médical. Or, il existe bien une seconde lecture, littérale, à cet énoncé, qui formule une invitation à penser le monde dans la perspective superlative de l'espoir, du rêve, de l'utopie. Scénarios post-humains ou fantasmagories oniriques, de manière tout à fait révélatrice, plusieurs des mondes imaginés pour cette biennale posaient l'humain comme un élément superfétatoire, voire indésirable.

Chez Circa, où s'ouvrait donc le bal, Erika Dueck (Toronto) et Mathieu Valade (Saguenay) présentaient des œuvres qui indiquaient l'une des pistes d'interprétation de la thématique les plus fécondes : la création d'espaces clos, microcosmiques. Chez Dueck en particulier (*Through Still Wanderings*), les maquettes de lieux domestiques aussi réduits que chargés faisaient apercevoir ce que d'aucuns considèrent effectivement comme le meilleur des mondes : des murs de bibliothèques débordantes de livres et de manuscrits. Comme envers du décor, les parois extérieures de ces enclaves de solitude totale étaient laissées à leur état brut, comme pour renforcer l'effet d'isolement de ces constructions presque impénétrables qui, pour exister comme telles, semblent devoir tourner le dos au réel extérieur.

Chez Valade (*Tentative d'évasion*), des natures mortes scellées dans des réservoirs givrés composaient un inventaire d'objets dépareillés, sorte de consigne pour mémoire future. Cette organisation forçait le spectateur à hiérarchiser chaque élément en s'interrogeant sur la valeur intrinsèque et culturelle des choses, un exercice de Dasein qui passait par un jeu de distances pouvant fausser le discernement du spectateur et qui rappelait ainsi que la perception est toujours affaire de filtres, imposés ou consentis.

Dans une veine similaire du récit post-humaniste, la troublante SOMA de Guillaume Lachapelle (Montréal), dont on pouvait admirer d'autres pièces de la même série chez Art Mûr, en septembre et octobre derniers, retenait l'attention. Présentée à la Galerie d'art du Parc, quartier général de la BNSC à Trois-Rivières, son installation consistait en un





Christopher Varady-Szabo, *Rathaus*, Œuvre in situ, 2016 – branches, terre et paille, Vue d'exposition, Atelier Silex – Espace O ... 3/4, Biennale nationale de sculpture contemporaine de Trois-Rivières, 2016. Photo : Lise Barbeau.

réseau de tubulures, petite merveille d'architecture sci-fi et glauque qui alliait le médical au robotique. À l'intérieur d'un cube formé de miroirs sans tain, on pouvait y observer un jeu de lumière programmé, douloureusement lent et qui levait le voile sur des possibilités narratives angoissantes (était-ce des embryons auxquels l'attirail chirurgical tout en haut était connecté?), tout en déployant à l'infini, grâce aux miroirs se faisant face, des structures internes désespérément inoccupées, nous laissant seuls dans une attente paranoïaque.

Située tout juste dans la pièce à côté, l'installation *Booby Trap* de Karine Giboulo (Montréal) paraissait, en comparaison, cruellement unidimensionnelle. Illustration presque littérale et, au demeurant, très candide du roman d'Huxley, l'œuvre montrait de petites figurines endormies sur des lits de pilules colorées ou évoluant dans un univers lénifiant sous un grand dôme de verre, rappelant (assez désagréablement) le synopsis du film d'animation *Wall-E*. Une œuvre minutieuse, certes, mais qui, à force de vouloir dire, tarissait le propos.

Toujours à la Galerie d'art du Parc, l'installation *Tentative d'évasion* (une autre!) de Catherine Bolduc (Montréal), qui donnait à voir une émouvante ménagerie de verre, était, pour sa part, exceptionnellement riche et plurivoque. Sorte de banquet onirique où cristal, fruits, bonbons de verre et créatures fusionnées (cette magnifique Vénus à tête de mousse), toutes choses luisantes, en somme, étaient éclairées et animées pour produire des ombres sur écran — qu'on apercevait

d'ailleurs avant de découvrir cet entrepôt du rêve, antichambre pulsionnelle de fantasmes et d'angoisses. À travers ces œuvres brillamment duelles, aux deux faces étonnamment étrangères de part et d'autre du dispositif (une véritable allégorie de la caverne transplantée), ce sont les possibilités bidirectionnelles de rêver un monde (meilleur ou non) qui étaient là mises en forme : regarder au-delà des apparences d'un réel toujours trompeur et/ou tenter de fouiller et d'agencer nos réservoirs psychiques pour créer l'inattendu.

Outre le rêve et les mondes fictifs, les territoires de la nature ont également donné lieu à des réflexions stimulantes.

Dans cette perspective, le Musée québécois de culture populaire de Trois-Rivières présentait l'une des installations les plus réjouissantes de la BNSC. Créées par le Canadien Kim Adams, les magnifiques paysages synthétiques des *Caboose Mountains* interrogeaient les modes de présence des humains dans la nature. Prenant d'assaut ces immenses caps de roches et de mousses, les intrépides lilliputiens que nous sommes étaient ramenés à leurs dérisoires proportions, mais ne manquaient pas moins d'afficher l'arrogance de leurs ambitions conquérantes et la prolifération des traces de celles-ci sur l'environnement.

La cohabitation de l'humain avec la nature était abordée d'une manière plus symbiotique encore par le Gaspésien d'origine australienne Christopher Varady Szabo qui faisait découvrir à l'Atelier Silex le



Rathaus. Genre de char de guerre et de glaise, ce véhicule vivant s'offrait comme un écosystème mobile primitif, voire préhistorique. Tandis que les plus petits s'y inséraient pour jouir de sa confortable fraîcheur humide, tous pouvaient en humer le sapinage qui en composait la structure, cueilli à même la forêt de la Mauricie. Un dialogue étonnant apparaissait entre ces deux dernières propositions : si, chez Adams, la nature était montrée comme pérenne et indomptable, le vivant de Varady Szabo en soulignait, tout au contraire, l'éphémérité et la temporalité fondamentalement cyclique. Dans les deux cas, l'humain était ramené à une dimension secondaire, accessoire et ultimement nuisible au grand tout de la nature.

À deux pas de l'Atelier Silex, le Musée Pierre-Boucher accueillait enfin deux superbes réalisations de l'artiste britannique Claire Morgan, *Human Nature*, qui nous faisaient, elles aussi, nous sentir de trop, bien qu'autrement. On devait s'avancer en retenant notre souffle et en ralentissant nos mouvements devant ces mobiles d'une extrême fragilité, faits de papillotes suspendues par du fil et dont les ombres au sol leur disputaient la légèreté. Tranquillement, les œuvres laissaient entrevoir l'extraordinaire niveau de difficulté de leur installation, calibrée au millimètre près. La nuée bleue au ras du sol et la sphère blanche encageant un bel oiseau noir — accompagnées d'un écriteau : « Ne pas souffler » — étaient en effet stabilisées par une gravité qu'on aurait dite minimale, à la limite de son pouvoir d'attraction. Ici, c'est l'air qui agissait comme élément principal, et total.

On oublie trop souvent combien le monde qui nous entoure est majoritairement constitué de ce qui se situe entre toutes les composantes du concret. Voilà qui redonne toute légitimité et importance à l'intangibilité, aux idées, aux émotions et à l'art qui agence le réel visible et invisible.

Sébastien Dulude est né en 1976 et partage sa vie entre Montréal et Trois-Rivières. Il est éditeur chez À l'étage et au Léopard amoureux et fait paraître des critiques de littérature et d'art pour différents périodiques dont *Lettres québécoises*, *Magazine Spirale*, *Inter Art actuel* et *Art Le Sabord*. Poète, il est l'auteur des recueils de poésie *chambres* (Rodrigol, 2013) et *ouvert l'hiver* (La Peuplade, 2015). Il a également publié de nombreux poèmes en revues, livres d'artistes et fanzines, de même qu'un essai, *Esthétique de la typographie* (Nota bene, 2013), à propos de l'œuvre du poète, éditeur et typographe Roland Giguère.







